

## UNE BRIQUE ROMAINE.

M. Ghisolfi, déjà connu par tous nos lecteurs comme un des bienfaiteurs du Musée central de l'Algérie, vient de donner à cet établissement un nouveau témoignage de sympathie, par l'envoi des objets suivants, qu'il a découverts aux environs de la ville de Sétif, où il habite; quelques-uns de ces objets ont été recueillis par lui dans des tombes romaines; le plus intéressant, et, en même temps, le moins apparent de tous, est celui qui donne son nom à cet article.

Parmi les antiquités dues à M. Ghisolfi, parlons d'abord de dix-sept médailles, grand et moyen bronze, de divers empereurs ou impératrices, depuis Auguste jusqu'à Gordien III. On y remarque un Pertinax qui, par malheur, est un peu frusté.

Vient ensuite un *trois-pieds* en bronze. Il serait peut-être un peu prétentieux d'appeler du nom de *trépied* cet ustensile de ménage, large de 13 centimètres et d'une hauteur de 5 centimètres environ. Une rainure, qui se développe circulairement en dedans de sa partie supérieure, semble destinée à emboîter les vases que l'on plaçait dessus.

Énumérons, en bloc, — quitte à reprendre en particulier ce qui mérite d'attirer l'attention — les autres objets donnés par M. Ghisolfi.

Ce sont neuf vases en terre, dont quatre pots de ménage de différentes dimensions; plus, trois lampes funéraires plus ou moins bien conservées et deux pots à fleurs de proportions tout à fait lilliputiennes. La liste se clot par une brique romaine sur laquelle est grossièrement gravée une dédicace à des martyrs.

Après l'énumération vient la description, que nous ferons aussi brève que possible, afin que les lecteurs, impatientes de connaître ce qui est écrit sur notre brique, ne sautent point par dessus les paragraphes qui l'en séparent.

Les quatre pots de ménage sont de hauteurs diverses, échelonnées entre 0,25 centimètres et 0,14 centimètres; trois seulement ont des anses, et deux, surtout, sont remarqua-

bles par l'élégance des formes. Le vase dépourvu d'anse est le moins haut de tous, mais le plus large. Sa panse, qui se développe à mesure qu'elle approche de la base, contenait — mêlés à de la terre — des ossements presque pulvérisés et portant des traces évidentes de crémation. Il est difficile, dans l'état où ces débris se présentent, de décider s'ils appartiennent à un très-jeune enfant ou à quelque petit animal.

Les deux pots à fleurs ont mêmes dimensions, à un centimètre près. Le plus grand a 0,06 cent. 1/2 de haut et 0,07 de diamètre supérieur, avec une base de 0,04 cent 1/2. Tous deux sont percés en dessous, pour faciliter l'écoulement de l'eau, absolument comme leurs similaires de notre époque. Ces vases à fleurs, trouvés dans un sarcophage, rappellent ceux que les indigènes placent sur leurs sépultures. Ils les accompagnent — on le sait — de godets à eau pour abreuver les petits oiseaux qui viennent plus volontiers gazouiller et s'ébattre sur une tombe solitaire que sur les bruyantes charmilles d'un jardin de plaisir. Plusieurs pierres observées dans des cimetières antiques, et où l'on avait creusé certaines cavités analogues, à la face supérieure, font supposer que la pensée pieuse de nos musulmans a ses racines dans le passé romain et peut-être au-delà.

Les trois lampes funéraires annoncées plus haut, ont les formes antiques bien connues; mais deux d'entre elles sont enduites de ce vernis verdâtre et vitrifié de la poterie grossière moderne. Des artisans, de siècles postérieurs à la domination romaine, ont-ils ainsi vernissé des lampes antiques; ou, ce qui paraît plus probable, auraient-ils imité les formes de celles-ci? Nous livrons ce problème de céramique aux discussions des gens spéciaux et mieux placés que nous pour le résoudre.

La troisième lampe n'est plus qu'un fragment d'une belle terre rouge bien fine, qui se recommande par des amorces d'un dessin de bon goût. Ce qui reste de la bordure est une succession de losanges ornementés alternant avec des rosaces.

Nous voici enfin arrivé au dernier, au plus humble d'apparence, et pourtant au plus curieux — nous l'avons déjà dit — des objets que notre musée doit à libéralité de M. Ghisolfi. C'est une simple brique de 0,27 centimètres sur 0,19, avec une épaisseur de 0,02 centimètres. Elle porte au dos,

et en deux sens opposés, ces impressions digitales qui, en rendant les surfaces inégales, facilitaient la prise du mortier.

L'inscription latine gravée sur cette brique a des caractères graphiques tout particuliers et qu'il faut décrire, parce qu'ils offrent des éléments utiles aux discussions dont notre épigraphe pourra devenir l'objet. Ainsi, le lapicide a transformé en droites toutes les courbes de certaines lettres. Sous sa pointe, O devient un carré ou un losange; et U, qui s'y trouve employé concurremment avec V voyelle, se transforme en un carré auquel manque la traverse supérieure. Le même système de redressement des courbes a été appliqué à tous les autres signes alphabétiques où entraient des éléments curvilignes.

Il n'est pas que nos lecteurs n'aient essayé quelquefois de graver des mots sur un roc ou sur des murailles d'une certaine dureté; ils auront remarqué, alors, que les parties courbes des lettres sont les plus difficiles à tracer, et que si l'on veut aller vite il faut leur substituer des droites. Ceci nous fait croire que notre épigraphe a été gravée après cuisson de la brique; et l'absence de boursoufflures et de bavures au bord des lettres, nous confirme dans cette opinion.

Voici, d'ailleurs, l'inscription dont il s'agit :

HIC MM SCOR  
STEFANI ET  
LAURENTI  
LVLIANI  
POSSVX  
XII KL AP DL  
ABOR LET  
SCI STEFANI.

La dernière lettre de la 5<sup>e</sup> ligne est douteuse. Si c'est en effet un X, le lapicide a oublié de prolonger au-delà du point d'intersection la diagonale dont la tête se trouve à gauche.

A la 6<sup>e</sup> ligne, le premier L est barré dans l'angle de la lettre, sans doute pour indiquer qu'il y a abréviation avant et après celle-ci. La barre de L final ne paraît pas motivée par la même cause.

SCI (pour SANCTI), qui commence la dernière ligne, est surmonté d'une barre qui signale une abréviation. On a oublié ce signe au-dessous de SCOR (pour SANCTORUM) qui termine la première ligne.

Après ces observations, qui précisent l'état de notre épigraphe, nous proposons de la lire ainsi, sans garantir toutefois la 5<sup>e</sup> ligne qui nous paraît douteuse, par la cause énoncée plus haut :

« Hic, memoriam sanctorum Stefani et Laurentii Luliani  
» posuerunt..... XII kalendas apriles, die laboris letalis sancti  
» Stefani. »

Et nous traduisons :

« Ici les Lulianus ont placé un monument commémoratif  
» des saints Etienne et Laurent.... Le douzième jour avant  
» les kalendes d'avril (le 21 mars), et celui de la souffrance  
» mortelle (ou du martyre) de St-Etienne. »

Nous ne nous dissimulons pas que les quelques lignes que nous venons d'écrire sont grosses de discussions d'archéologie sacrée! peut être dira-t-on tout d'abord : « Pourquoi les  
» *Lulianus*? Luliani est sans doute le deuxième nom de  
» St-Laurent. »

D'autres, cédant à une tentation bien forte pour des antiquaires, prétendront qu'il s'agit ici des *Lulliens*, ou partisans de Raymond Lulle, mort à Bougie, pour la Foi, en 1315. Ils rappelleront la doctrine lullienne, *ars lulliana*, qu'il est venu prêcher trois fois en Afrique, à Tunis, Alger et Bougie; et diront que ce Vénérable a très-bien pu laisser des partisans à Sétif, qui est si près de Bougie, lieu de ses dernières prédications et de son martyre. La brique est romaine, il est vrai, mais l'inscription a été gravée après la cuisson; donc, aucun argument tiré de la matière ne peut être invoqué contre cette opinion hardie.

Mais, en ce qui nous concerne, nous nous gardons bien de ces entraînements dangereux qui exposent la science à sombrer sur les écueils de l'imagination.

Pour rentrer dans le positif, faisons remarquer la date que notre document assigne au martyre de saint Etienne que l'église célèbre le 3 août.

Ce protomartyr fut lapidé à Jérusalem, en 33 de J.-Ch., et ses restes ne furent retrouvés qu'en 415. Lors de l'invention de ces reliques vénérables, un moine en apporta quelques débris en Afrique et les donna à Evodius, évêque d'Uzale, en Proconsulaire (nord de la Tunisie), qui les plaça solennellement dans son église, devant une grande affluence de peuple.

Presqu'en même temps, le prêtre Orose apportait dans l'île de Minorque d'autres reliques du même saint. L'évêque de ce siège écrivit en Afrique, touchant les miracles opérés par ces restes précieux, une lettre qui fut lue publiquement par Evodius, et ne contribua pas peu à populariser dans ce pays le culte de Dulie auquel saint Etienne avait droit. Saint Augustin s'y employa de son côté à Hippone.

Mais n'empiétons pas ici sur les attributions des hagiographes et renvoyons ceux de nos lecteurs qui voudraient en savoir davantage, à l'*Africa Christiana* de Morcelli (Ad annum 418, VII.).

Quant à saint Laurent, qui est aussi nommé dans notre inscription, il fut martyrisé à Rome le 10 août 258, alors que l'empereur Valérien venait de renouveler la persécution contre les chrétiens. Il ne paraît pas avoir été connu en Afrique avant l'époque d'Augustin, puisque ce saint évêque dit : *Beati Laurentii illustre martyrium est, sed Romae non hic* (Serm. 303). Et, partant de là, il s'efforce de vulgariser la connaissance de son martyre à Hippone, devant peu d'auditeurs et en peu de mots, car son corps, dit-il, est accablé de fatigue et vaincu par la chaleur : *Ergo, pauci, audite pauca, quia et nos in hac lassitudine corporis et aestibus non possumus multa*. Les efforts de ce digne prélat ne furent pas inutiles, car on voit par les inscriptions, que la vénération pour saint Laurent devint plus tard assez populaire en Afrique.

Mais nous ne voulions qu'énumérer en peu de mots les nouvelles libéralités archéologiques de M. Ghisolfi envers notre musée; et voici que nous nous laissons entraîner à écrire un long article. Nous en demandons pardon au lecteur et nous posons ici la plume.

A. BERBRUGGER.